

ANTI-KARATÉ KID

À propos du film *The Art of Self Defense*



Avec le célèbre *Karaté Kid* de John G. Avildsen, sorti en 1984, le spectateur crut comprendre que l'art du combat japonais permettrait de transformer une demi-portion en combattant redoutable et qu'il serait possible d'en maîtriser les rudiments tout en repeignant sa palissade. Avec le personnage du maître incarné par Pat Morita (Oscar du meilleur second rôle en 1985), l'histoire traçait une ligne de démarcation entre un mauvais karaté sportif fondé sur l'agressivité et une pratique empreinte de sagesse. En bref, il s'agissait d'une aimable fable où la compétition pour l'autre sexe se concluait par la défaite du mâle dominant et la victoire improbable d'un avorton. À première vue, le film *The Art of Self Defense* de Riley Stearns, qui vient de sortir sur Netflix, enfonce des clous supplémentaires sur le cercueil du macho. Si cette comédie noire peut être effectivement entendue comme le procès d'une masculinité toxique, il faut toutefois souligner qu'il ne s'agit pas d'une simple resucée de *Karaté Kid*. En effet, son véritable propos vise moins à distraire qu'à mettre en lumière les rouages d'un fonctionnement aliénatoire structuré selon le triangle de Karpman (persécuteur, victime, sauveur).

L'étreinte de Kaa

The Art of Self Defense s'ouvre sur l'existence terne de Casey, gringalet timide et légèrement autiste, incarné par l'excellent Jesse Eisenberg. Celui-ci vit seul avec son teckel, n'a pas d'amis, est invisible aux yeux de ses collègues de bureau et occupe ses loisirs à apprendre le français. Tout bascule un soir lorsqu'il est agressé par des motards casqués qui le laissent sur le carreau. Au sortir de l'hôpital, son premier réflexe est de se souvenir du deuxième amendement et d'aller faire ses courses dans une armurerie. Après avoir passé commande d'une arme de poing, il pousse par curiosité les portes d'une école de karaté. Il faut préciser ici que l'image donnée du dojo et de ses occupants gesticulant dans leurs kimonos est volontairement surannée et caricaturale. Ce petit groupe vit dans le souvenir d'un grand maître portraituré en samouraï et arborant une fantaisiste ceinture arc-en-ciel. L'instructeur en chef qui se fait appeler « Senseï » (Alessandro Nivola), expliquera que ce dernier sortit vainqueur de plusieurs combats mortels grâce à une technique secrète : percer le crâne

de ses adversaires avec l'index ! Dans un premier temps, le spectateur découvre un monde dont Casey ne semble pas capable de saisir l'absurdité. Après une leçon visant à expliquer comment « donner un coup de pied avec le poing et un coup de poing avec le pied », le jeune homme finit par solliciter son inscription. Sans le savoir, ce Mowgli de la jungle urbaine vient de tomber sous l'influence de Kaa. En effet, l'attention bienveillante que semble lui porter le Senseï se fera rapidement plus insidieuse. Récompensé par une ceinture jaune _ qu'il portera à tout bout de champ jusqu'à la fin du film _ Casey découvrira bientôt les entraînements de nuit réservés aux élus et leur culte d'une brutalité que ne vient plus freiner aucun principe éthique.



Senseï et Big Master

Karaté toxique

Ralph Macchio, l'acteur principal de *Karaté Kid* restera une ablette au terme de son apprentissage. Il n'en sera pas moins capable d'assommer son adversaire en jouant les échassiers, la technique ultime consistant à battre des bras tout en fouettant avec les jambes. Casey ne s'épaissira pas non plus tout en s'efforçant de développer sa virilité en suivant les directives du Senseï : écouter du Métal plutôt que de « l'adulte contemporain », devenir germanophone au lieu d'apprendre le français (une langue de « faibles enclins à capituler ») et surtout adopter en toutes circonstances un comportement offensif. Le cap sera franchi lorsqu'il sera incité à commettre une agression, filmée par son mentor, qui laissera un pauvre ivrogne à terre... Les commentateurs se sont focalisés sur la dénonciation d'un machisme pathologique souligné par le personnage d'Anna (Imogen Poots), seule pratiquante féminine du dojo reléguée aux tâches subalternes (les cours pour enfants) et qui se verra refuser l'accès à la ceinture noire malgré ses évidentes qualités de combattante. Et il est vrai que le karaté ne fut pas toujours inclusif. Il y a une trentaine d'années, je me souviens ainsi avoir entendu le témoignage d'une jeune femme à laquelle un grand maître, dont je tairai ici le nom, n'avait accordé la ceinture noire qu'à contrecœur arguant du fait que son sexe n'était pas à sa place dans un dojo... Pour ce qui est de la violence extrême, il faut rappeler qu'aux États-Unis quelques karatékas furent notoirement associés à des actions criminelles¹. Bien entendu, il s'agit là de comportements marginaux qui ne reflètent pas la grande diversité du karaté. Car il existe non pas un mais des karatés aussi différents que peuvent l'être, par exemple, un style tel que le *Shitō Ryu*, la technique rigoureuse transmise par le senseï Hirokazu Kanazawa ou encore la remarquable adaptation sportive que nous connaissons actuellement. Cela dit, le karaté toxique incarné par le Senseï de Casey n'en n'a pas moins existé chez quelques instructeurs obsédés par une vision primaire de l'éthologie réduisant l'animal humain aux rôles de proie ou de prédateur.

1 Citons à titre d'exemple les noms de James Mitose, père du kenpo américain, ou de John Timothy Keehan (Count Dante) figure centrale de la Guerre des dojos (Dojo War's) qui en 1970 défraya la chronique à Chicago.



Images tous droits réservés TVA films

Un système psychopathe

En érigeant un piédestal au maître et en instaurant une hiérarchie rigide dont les critères ne reconnaissent pas nécessairement les qualités de l'individu², les arts martiaux se prêtent à des abus qui peuvent aller plus loin que ceux dénoncés périodiquement dans le monde sportif. Si le film de Riley Stearns semble dénigrer le karaté et son folklore, son véritable objectif est de décrire le processus qui transforme l'anti-héros de victime en persécuteur potentiel. Ainsi, ce dernier finira par apprendre non seulement que ses agresseurs provenaient de son école de karaté mais aussi qu'il aurait pu être achevé sans l'intervention d'Anna. À ce stade, l'atmosphère sombre dans le sordide et l'on peut se demander si le réalisateur ne se serait inspiré de faits réels et notamment du cas de ce tueur en série qui enseignait le kung-fu Shaolin en Espagne³. De fait, en s'introduisant dans la pièce interdite du dojo, Casey y découvre la collection de *snuff movies* filmés par le Senseï psychopathe ainsi qu'un incinérateur. Il finira par éliminer son bourreau d'une balle dans la tête (la véritable version de la technique de l'index dans le crâne !), marquant ainsi la fin d'un pouvoir narcissique devenu criminel. À ce point de vue, et au-delà de la dénonciation des méfaits du virilisme, le film apparaît comme un réquisitoire contre un conditionnement social fondé sur la peur et le brouillage des perceptions. Dans un premier temps, il s'agit de provoquer volontairement un traumatisme vulnérabilisant le sujet puis, sous prétexte de vouloir l'aider, de prendre le contrôle de son psychisme en lui faisant accepter une narration présentant le poison (ici la violence) comme un remède. Malgré les apparences, Casey ne sera finalement pas sauvé de la perdition par ces quelques restes d'humanité que représentent son attachement à son teckel, tué par l'un des sbires du Senseï, ou son souci pour sa condisciple. En effet, il châtiéra cruellement le canicide et laissera pour mort le policier qui avait tiré sur Anna. La farce se terminera avec la consécration de cette dernière qui prendra la direction du dojo en annonçant une nouvelle idéologie selon laquelle il serait possible d'être « brutalement tolérant ou paisiblement féroce ». Casey quant à lui se chargera désormais des cours pour enfants sous le regard du « grand maître » mais aussi du teckel qui a rejoint le mur d'honneur. Une œuvre d'une grande noirceur qui décevra le public habituel des films d'arts martiaux mais ravira tous ceux qui sont encore en mesure de porter un regard lucide sur le monde qui nous entoure.

José Carmona

www.shenjiying.com

2 Signalons à titre d'exemple le système qui subordonne les cadets (*kohai*) aux aînés (*senpai*). Dans le milieu scolaire, le pouvoir dévolu par tradition à ces derniers est à l'origine de dizaines de milliers de cas de harcèlement chaque année.

3 <https://www.sudouest.fr/2015/04/30/pays-basque-espagnol-le-faux-maitre-shaolin-condamne-a-38-ans-de-prison-1908469-5469.php?nic>